

bayonnettes, jé m'engage à payer sur demande la somme de mille dollars pour aider à l'organisation d'une armée de 20,000 hommes qui envahirait le Canada.

"New-York, 6 juin 1843.

"JOHN MULLEN."

La lecture de ce billet fut accueillie avec le plus bruyant enthousiasme, la salle de Washington Hall fut ébranlée pendant dix minutes par les trépignemens de pieds et les hurrahs; puis, lorsque le président put reprendre la parole, il paya un éloquent tribut d'éloges au libéral patriotisme de M. Mullen; et déclara en terminant qu'il se faisait fort de trouver, au sein de l'assemblée qui l'écoutait, cent personnes prêtes à déposer chacune une pareille somme de mille dollars. Et des acclamations d'assentiment s'élevèrent de toutes parts. Probablement, M. Casserly, le président du meeting, aurait été fort embarrassé, s'il lui avait fallu passer la revue de son auditoire et le décimer pour choisir les cent donateurs de mille dollars. Par les hard times qui courent, le hasard ne réunit pas dans une même enceinte cent bourses aussi bien garnies et aussi généreuses que celle de M. Mullen. Mais si un pareil triage était impossible dans Washington Hall, il serait très possible aux Etats-Unis. D'ailleurs, les cent mille dollars promis par M. Casserly pourraient s'obtenir en détail sinon en gros, et déjà, comme nous le disions samedi, il s'est fait de nombreuses souscriptions au bénéfice de la révolution irlandaise. Si nous sommes bien informés, dès le lendemain du premier meeting, une somme de mille livres sterling partait de New-York pour Dublin, et devait être suivie d'offrandes bien autrement importantes. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'argent et les hommes ne manqueraient pas, aux Etats-Unis, pour réaliser les menaces dont M. Mullen s'est fait l'interprète, en indiquant les vrais moyens d'exécution; car si la Grande Bretagne est, en Irlande, invulnérable aux coups partis des Etats-Unis, elle est en revanche très vulnérable au Canada.

Ce qui rend plus graves les manifestations des émigrés irlandais, c'est l'empressement et l'ardeur avec lesquels s'y associent les Américains et notamment les chefs influens des deux partis whig et démocrate. Ces sympathisateurs, nous n'avons pas besoin de le dire, ne se préoccupent guère de la servitude et de la misère de l'Irlande. Sous le voile fort transparent de leur sympathie, il est facile d'entrevoir l'égoïsme qui est le vrai mobile de leur conduite. Ce que veulent ces meneurs politiques, ce n'est point la délivrance nationale des Irlandais qui sont esclaves là-bas, mais bien la séduction électorale des Irlandais qui sont libres ici. C'est que ceux-ci se trouvent en si grand nombre au sein de la population, qu'ils peuvent, à leur gré, donner la victoire à l'un ou l'autre parti, suivant qu'il leur plaît de passer en masse dans l'un ou l'autre camp. Et c'est à ce puissant auxiliaire que les démocrates ont dû jusqu'ici tous leurs triomphes et les whigs toutes leurs défaites. Aussi, il faut voir comme ils sont, les uns et les autres, également jaloux de conquérir les faveurs de cette fraction prépondérante du grand corps électoral. Pour cela ils s'adressent à toutes les passions bonnes et mauvaises de ces excellens Irlandais: à leur soif du whiskey, à leur fanatisme catholique, à leur amour de la patrie qu'ils ont quittée, à leur haine du joug anglais qu'ils ont secoué.

La journée d'hier a été pour les agitateurs une occasion solennelle de se montrer et de se compter au grand jour, et aussi de faire acte de cette influence qu'ils exercent par leur nombre non seulement sur les chefs politiques, mais même sur les corps constitués de ce pays. Les membres de l'association qui a pour but avoué de contribuer de tout son pouvoir à l'affranchissement de l'Irlande, et dont le nombre ne s'élève pas à moins de huit ou dix mille, ayant demandé au comité de la municipalité, chargé d'organiser la réception présidentielle, le privilège de marcher au premier rang des diverses sociétés qui ont figuré dans la procession, cette faveur leur a été accordée. Nous serions même fort surpris, si au nombre des harangues qu'a eu à subir hier le président, il ne fallait pas compter celle du chef de l'association, qui, en allant serrer la main du illustre touriste, n'aura pas manqué d'essayer d'appeler sur la cause dont il est le missionnaire le patronage présidentiel. Et il aura fallu à M. Tyler tout le tact et le bonheur de réplique que lui accordent ses adversaires eux-mêmes, pour écarter, sans la heurter, une question que sa position lui permettait difficilement d'aborder sans froisser une portion considérable de la population dont il recevait l'hospitalité, du corps électoral dont il ambitionne les votes, ou sans provoquer le juste ressentiment de l'Angleterre vis-à-vis de laquelle il représente l'Union américaine dont il doit garantir la neutralité.

Constatons, en terminant que dans un des derniers meetings de l'agitation irlando-américaine, il a été fait d'énergiques appels à la France dont le nom a été salué d'enthousiastes hurrahs. On a même adopté une résolution en vertu de laquelle il sera rédigé une adresse au peuple français pour l'inviter à se joindre au grand mouvement abolitionniste de l'esclavage irlandais. On en appellera aussi spécialement à la presse française pour qu'elle prête son puissant levier à l'accomplissement de cette œuvre sainte. Lorsque cette adresse nous sera communiquée, nous en reparlerons. *Courr. des E-U.*

## M. DE WODENBLOCK.

HISTOIRE MERVEILLEUSE.

Tous ceux qui ont visité la ville de Rotterdam, ne peuvent manquer de se rappeler une maison à deux étages, située au milieu du fanbourg, bordé par le canal qui conduit à la Haye et à Leyde, qu'on aura dû leur faire remarquer comme l'ancienne demeure d'un des ouvriers les plus habiles qu'ait pro-

duits la Hollande. L'industrie de cet ouvrier consistait à fabriquer des instrumens de chirurgie, et il excellait, en outre, dans les ouvrages de mécanique. Personne mieux que lui ne s'entendait à réparer les injures de l'âge ou la difformité de la nature. Un homme du monde avait-il l'épaule ou une hanche plus haute que l'autre? en un instant son habileté rétablissait le niveau. Mais la brillante réputation dont maître Tumingvort jouissait dans toute la Hollande, provenait particulièrement de l'art merveilleux avec lequel il fabriquait des jambes de bois ou de liège; et véritablement les membres artificiels sortaient des mains de cet habile ouvrier avaient tant de grâce, de fini, de délicatesse, qu'en les voyant, chacun était tenté de se demander si, tout bien calculé, au lieu de traîner avec soi un pied tout couvert de cors et de durillons, ou une jambe en chair et en os enflée par la goutte, il n'était pas préférable de se servir d'une de ces jambes de bois ou de liège.

Un matin que maître Tumingvort achevait de polir un coude-pied destiné à un riche personnage, il vit entrer dans son atelier un domestique, qui lui pria de se rendre immédiatement chez M. de Wodenblock, son maître. M. de Wodenblock était un des banquiers les plus opulens de Rotterdam. Tumingvort se couvrit aussitôt le chef de sa meilleure perruque, prit son chapeau à trois cornes et sa canne à pomme d'argent, et se dirigea vers la demeure du riche négociant.

M. de Wodenblock devait son opulence à lui seul; et, comme rien au monde ne lui était plus cher que sa personne, il n'entendait partager avec qui que ce fût le fruit de ses longs travaux. Quelques jours avant la visite de maître Tumingvort, un de ses cousins avait poussé l'insolence jusqu'à venir lui demander des secours; rarement M. de Wodenblock traitait cérémonieusement ceux de ses parens que la fortune n'avait pas favorisés, et il avait mis ce cousin à la porte avec dureté. Malheureusement pour lui, en lançant au pauvre diable un *à posteriori* pour lui faire descendre plus vite les marches de l'escalier, le poids de son corps l'avait entraîné en avant, et il avait roulé jusqu'en bas des degrés. Etourdi par sa chute, il se crut mort un moment; mais revenant à lui, il vit que son accident se bornait à la fracture de la jambe droite et de trois dents.

D'abord, l'idée lui vint de poursuivre son cousin devant les tribunaux comme coupable d'une tentative de meurtre, avec préméditation, sur sa personne; mais, comme il était naturellement bon, généreux et charitable, il se contenta de le faire incarcérer pour dettes.

Par les soins d'un dentiste, les trois dents jaunes et usées que M. de Wodenblock s'était cassées en tombant, furent remplacées par trois dents bien saines et bien blanches. Quant à la jambe cassée, le plus célèbre chirurgien de Rotterdam fut chargé de la remettre. Ce chirurgien, après avoir examiné la fracture, jugea l'amputation nécessaire. Depuis l'âge de quatorze mois, M. de Wodenblock avait l'habitude de marcher quand l'envie lui en prenait; de plus, le mouvement d'un chaise à porteur produisait sur lui un effet analogue à celui de quelques grains d'émétique ou de mal de mer; enfin, il avait peut-être la faiblesse de tenir au moyen naturel que la Providence a donné aux hommes pour se transporter d'un lieu à un autre, et tous ces motifs réunis l'avaient déterminé à envoyer chercher maître Tumingvort, pour lui commander une jambe artificielle en remplacement de celle qu'il tenait de ses père et mère, et qu'un accident lui avait ravie d'une manière si cruelle.

L'artiste entra d'un air modeste dans l'appartement. M. de Wodenblock, couché sur un lit, avait la jambe gauche étendue de toute sa longueur; l'absence de la droite était dissimulée par un riche couvre-pied.

"Tumingvort, dit-il, vous avez entendu parler de mon accident, car il a répandu la consternation dans tout Rotterdam..... Mais ne nous arrêtons pas sur ce triste sujet. Ce que je veux de vous, c'est que vous me fabriquiez une jambe, et la jambe la plus parfaite que vous ayez jamais faite."

Tumingvort s'inclina profondément.

"Peu m'importe le prix."

Tumingvort s'inclina plus bas encore.

"Pourvu que cette jambe surpasse tout ce que vous avez fait de mieux jusqu'à présent. Vos échasses de bois ne me plaisent point, je veux une jambe de liège, légère, élastique, et dont les ressorts l'emportent en nombre et en perfection sur ceux de la meilleure montre de Genève. Je ne connais rien à votre art; je ne puis, par conséquent, m'expliquer d'une manière plus précise; mais tout, ce que je sais, c'est qu'il me faut une jambe au moins aussi bonne que celle que j'avais. Vous pouvez très-bien faire ce que je désire. Mettez-vous donc à l'ouvrage; si vous réussissez, vous n'aurez qu'à vous présenter chez moi, et je vous ferai payer sur le champ cent ducats."

Tumingvort s'inclina profondément de nouveau. Il assura M. de Wodenblock que le désir de lui être agréable lui ferait faire tous ses efforts pour surpasser, dans cette circonstance, les ouvrages les plus parfaits de l'industrie humaine. Il lui promit de lui livrer, sous dix jours, une jambe qui laisserait bien loin derrière elle les jambes les mieux faites et les plus agiles que la nature eût jamais données à un mortel.

De la part de maître Tumingvort, cet engagement n'était point une vaine jactance; car à l'habileté matérielle qu'exigeait son art, le mécanicien hollandais joignait une haute et profonde connaissance des lois de la statique, et de la dynamique. Depuis longues années il travaillait à découvrir un secret qui, avant lui, avait été l'objet des recherches des plus puissans génies; ce secret, il pensait l'avoir découvert le matin même du jour où M. de Wodenblock l'avait fait demander. De même que tous ceux qui, comme lui, s'oc-